Les grandes Fermes du Trégor. Le temps de la reconstruction 1770-1840

Isabelle Guégan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/abpo/4939>

DOI : 10.4000/abpo.4939

ISBN : 978-2-7535-8021-3

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2019

Pagination : 239-242

ISBN : 978-2-7535-8019-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Isabelle Guégan, « *Les grandes Fermes du Trégor. Le temps de la reconstruction 1770-1840* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 126-4 | 2019, mis en ligne le 22 janvier 2020, consulté le 05 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/4939> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.4939>

les années 1790, notamment après l'exécution de Louis XVI, sont marquées par un « vertigineux déclin » de la colonie qui est pratiquement réduite à néant, même si elle tente de se reformer lors des périodes plus calmes. De nombreux négociants ont une fin tragique à l'exemple de Bernard Magon de Campaneu, l'héritier d'une des plus prestigieuses familles de Saint-Malo. Finalement, la colonie s'efface dans les années 1820 et il ne reste plus qu'un consulat pour gérer le passage des Français.

Arnaud Bartolomei remarque qu'au cours de cette période très agitée, la colonie française qui reste à Cadix essaie de survivre malgré la rupture des relations hispano-américaines alors qu'elle fondait sa prospérité sur le commerce colonial espagnol. De nouvelles stratégies se mettent en place dans ce port carrefour entre Atlantique et Méditerranée où les opportunités commerciales et financières sont nombreuses. Pour certains, ce peut être l'activité corsaire, et Cadix devient un des centres de la course française au temps du blocus britannique. Le bilan reste cependant très mitigé et peu de familles parviennent à surmonter le naufrage de la Carrera de Indias.

Ainsi, une partie des négociants reste dans une place où ils sont à la merci d'un déclassement pour des raisons autres que l'enrichissement. Ceux-ci choisissent de se maintenir à Cadix car ils y ont fondé des familles, sont intégrés dans la société locale et finalement gardent peu de liens, hormis commerciaux, avec la France, leur pays d'origine. La dernière partie de l'ouvrage analyse l'intégration de ces étrangers selon leur temps de résidence, leur vie privée ou encore leur statut social ce qui explique le retour en France ou le désir de rester en Espagne. La minorité qui choisit de demeurer à Cadix manifeste cependant un profond attachement à l'identité française qui leur garantit certains privilèges dans la conduite de leurs affaires.

Arnaud Bartolomei présente une étude solide, parfaitement documentée et reposant sur une excellente connaissance des sources françaises et espagnoles. Si elle explique la grande capacité d'adaptation des négociants de Cadix aux temps difficiles de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, elle montre aussi le peu d'anticipation aux grands changements politiques et économiques à venir.

Pierrick POURCHASSE

TANGUY-SCHROËR, Judith (dir.), *Les grandes Fermes du Trégor. Le temps de la reconstruction 1770-1840*, Douarnenez, Locus Solus, 2019, 128 p.

Depuis les années 1960, l'habitat rural a souvent été au centre des préoccupations et publications de l'Inventaire du patrimoine de Bretagne. Les premiers volumes consacrés à l'habitat vernaculaire de deux régions du centre Bretagne (cantons de Carhaix et du Faouët) sont devenus au fil des ans des classiques. Alors que la « révolution agricole bretonne » battait son plein, ces deux ouvrages avaient eu pour mission de faire savoir aux Bretons que ce patrimoine bâti n'avait rien de méprisable et qu'il participait d'une culture paysanne en voie de disparition. En consacrant un petit ouvrage, très bien documenté et illustré aux grandes fermes du Trégor, l'équipe menée

par Judith Tanguy-Schroër renoue avec cette tradition d'enquête de terrain alliant recherches en archives, témoignages et balisage scrupuleux du corpus architectural encore existant. Toutes les maisons paysannes de Bretagne ne se ressemblent pas et l'enquête menée dans le Trégor par les équipes de l'Inventaire vient à point nommé le démontrer. L'enquête de terrain a eu pour cadre une trentaine de communes situées à l'intérieur des terres, traversées par les rivières du Jaudy, du Léguer et du Guindy. Elle révèle qu'un important renouveau architectural a vu le jour à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles qui s'inscrit dans un contexte de prospérité pour un certain nombre de paysans trégorrois. Le renouveau architectural a débuté avant la Révolution française et résulte notamment du fait que les paysans ont eu pour modèle un certain nombre de chantiers religieux ou domestiques qui concordaient avec une mutation des mentalités. Reprenant les conclusions de la thèse de Christian Kermaoal consacrée aux « notables du Trégor » (Christian Kermaoal, *Les notables du Trégor. Éveil à la culture politique et évolution, 1770-1850*, Rennes, PUR, 2002), les chercheurs de l'Inventaire soulignent que cette époque vit les riches paysans trégorrois évoluer peu à peu pour s'imposer comme de véritables acteurs locaux en s'affranchissant de l'autorité seigneuriale et ecclésiastique. « La rénovation du bâti semble traduire l'accès à une certaine aisance et une aspiration au changement. Elle est concomitante à la disparition de l'habitat ancien, particulièrement sensible dans certaines communes prospères de la région de Tréguier » (p. 7). L'aisance de certains paysans trégorrois est favorisée par un terroir fertile que la proximité de la mer permet d'enrichir par du goémon ou du maërl et qui rend possible la diminution du temps de jachère. Si les céréales tiennent une place privilégiée dans les assolements, les productions textiles telles que le lin et le chanvre s'acclimatent parfaitement de la douceur du climat et de l'humidité constante. Au XVIII^e siècle, le Trégor approvisionne en fil de lin les tisserands installés dans la région comprise entre Quintin et Loudéac et, dans une moindre mesure, ceux du Léon, la toile de lin étant ensuite exportée à partir des ports de Lannion, Tréguier et Pontrieux vers Cadix et les colonies d'Amérique latine. L'activité textile s'est traduite par l'aménagement de nombreux « douets à rouir » ou « routoirs », l'immersion dans l'eau étant nécessaire au rouissage du lin et du chanvre. L'élevage du cheval a contribué également à l'enrichissement des paysans et cela s'est traduit dès le XVIII^e siècle notamment par l'utilisation précoce du cheval comme animal de trait alors que d'autres régions bretonnes restaient fidèles aux attelages de bœufs. Par ailleurs, la situation maritime du Trégor a favorisé le commerce, l'approvisionnement et l'exportation des productions agricoles. Ces facteurs de progrès ont incité les paysans aisés à reconsidérer les manoirs ou chaumières dans lesquels ils vivaient et à s'ouvrir vers de nouvelles tendances architecturales empruntées aux bourgs et villes. Bien souvent, le presbytère, la maison des négociants-armateurs ou élites rurales ont servi de modèle. Qu'il s'agisse des presbytères de Plufur, Langoat ou Pommerit-Jaudy (photos page 31), chacun de ces édifices somptueux a servi de modèle. Alors que l'absence de symétrie et la pièce unique caractérisaient souvent la demeure paysanne, la mode « à la française » s'est imposée. La symétrie de la façade s'est répercutée dans le plan : au centre, une porte d'entrée donnant accès au vestibule qui abrite la cage d'escalier. De part et d'autre de cet axe de circulation, s'ordonnent les pièces du rez-de-chaussée et de l'étage. De même, les échanges commerciaux avec les paroisses où étaient fabriquées les toiles de lin Breagnes ont permis aux paysans trégorrois d'observer et de copier

les grandes demeures des marchands toiliers. Les circulations d'hommes et d'idées ont permis à une nouvelle architecture de voir le jour en Trégor, circulation favorisée par un contexte de prospérité dont certains paysans ont su tirer profit. Même si un décalage d'une trentaine d'années existe entre les constructions de la région Quintin-Loudéac et celles du Trégor, il paraît évident que les idées et modèles ont circulé d'une région à l'autre. « Toutes proportions gardées, on trouve dans les logis des notables ruraux du Trégor des caractéristiques communes à celles des logis des marchands de toile : façade régulière à travées, mise en scène de l'escalier en position centrale, présence de chambres à feu (avec cheminée) à l'étage » (p. 34). Toutefois, les auteurs attirent l'attention sur les dissemblances : les lucarnes en pierre sont rares dans le Trégor, les balcons en fer forgé absents et les lambris sont réservés à quelques maisons. Après les presbytères, certaines maisons de paysans aisés ont à leur tour servi de modèle. Il en est ainsi des logis de Kermouster (Langoat) et de Kergoat (Prat) édifiés vers 1760. À l'inverse des anciennes maisons paysannes aux fenêtres étroites et peu nombreuses, les nouvelles constructions présentent de nombreuses fenêtres, signe de richesse à une époque où le verre est encore onéreux. Si l'aménagement d'un étage chauffé constitue « un signe de distinction peu répandu dans les logis paysans des autres territoires bretons » (p. 36), l'abandon du chaume au profit de l'ardoise ainsi que les toits à croupes participent d'une même volonté de changement. Ces nouveautés sont popularisées après la Révolution lors d'une vague de reconstruction qui balaie le Trégor. Les bâtiments à trois, quatre, cinq travées et plus deviennent plus fréquents et même les logements plus modestes reprennent le principe de la symétrie avec toutefois des pièces et fenêtres de dimension plus réduite. L'harmonie des façades provient de la disposition des baies et des jours latéraux, du contraste entre la couleur des murs et des encadrements, de la taille des pierres. Par ailleurs, ces maisons sont souvent « signées » : les paysans qui les ont fait bâtir ont parfois fait inscrire leurs noms sur les façades ce qui témoigne de leur volonté de s'inscrire dans le temps et traduit aussi une fierté non dissimulée. La nouvelle architecture montre une volonté des élites rurales d'assimiler un nouvel art de vivre. Alors qu'ailleurs en Basse-Bretagne le modèle de la pièce unique prévaut chez une majorité de paysans, les riches convenanciers du Trégor ont imité les modèles bourgeois en dissociant les pièces du jour de celles de la nuit puisque car c'est à l'étage de ces grandes bâtisses que se situent les chambres souvent pourvues d'ailleurs d'une cheminée.

Ces changements sont assez surprenants car le cadre juridique dans lequel ces constructions ont vu le jour est peu différent de celui qui avait cours avant la Révolution. Le système de location des terres est avant et après 1789 majoritairement le domaine congéable. Ce système attribue au paysan la propriété des édifices et superficies (maisons, granges, étables, talus) alors que le fonds appartient à un seigneur foncier. Or, le domaine congéable impose au domanier de ne pas grever le fonds. Il ne doit pas édifier quelque bâtiment que ce soit sans l'accord du foncier et, si accord il y a, il doit rebâtir sur les anciens fondements, bannir de la nouvelle construction toute forme d'ostentation comme les escaliers, pierres de taille ou étages aménagés. Ces contraintes induisent une certaine permanence des modèles architecturaux que les Trégorrois ont pourtant dépassés. De même, l'interdiction faite aux convenanciers de couper les troncs des bois à merrain (le domanier n'a droit qu'aux émondes) ne semble pas un problème réel. Le

bois des charpentes provient visiblement des émondes même s'il arrive parfois que le foncier autorise le colon à prélever (contre monnaies sonnantes et trébuchantes) quelques pieds d'arbres fonciers sur sa tenue pour édifier tel édifice qui sera précisément indiqué dans la baillée.

L'organisation des bâtiments ancillaires dans l'organisation de la ferme aurait sans doute mérité des développements plus importants. Surtout, au-delà de la présence de granges à ouverture en façade soutenues par des poteaux de bois ou de pierres plus nombreuses dans le Trégor (photos pages 71 à 73) qu'ailleurs en Basse-Bretagne, il aurait été intéressant de vérifier à partir des déclarations à domaine congéable notamment si les transformations du ^{xix}^e siècle avaient aussi concerné les bâtiments d'élevage et de stockage des productions agricoles. À la décharge des auteurs, il faut avouer qu'il est bien difficile de mettre en évidence ces éléments car les bâtiments agricoles les plus modestes, bien qu'ils aient été les plus nombreux, ont rarement été conservés. Le même sort a souvent été réservé aux apprentis et remises de facture sommaire qui prenaient appui sur les bâtiments principaux.

L'ouvrage résultant des enquêtes menées par l'Inventaire dans le Trégor présente l'immense mérite d'être accessible tant par le prix proposé (12,90 €) que par la facilité de lecture. Malgré son format court, il présente l'essentiel sur les évolutions architecturales des grandes fermes trégorroises. Enfin, on ne peut qu'adhérer à la conclusion des auteurs : ces grandes fermes du Trégor méritent le même statut patrimonial que les chapelles, églises ou manoirs car elles façonnent elles aussi l'identité de la région.

Isabelle GUÉGAN

MENSION-RIGAU, Éric, *Les Rohan, Histoire d'une grande famille*, Perrin, 2017, 320 p.

« Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis », la devise attribuée à cette grande famille bretonne est célèbre et l'historien Éric Mension-Rigau, spécialiste de la noblesse, propose d'en faire l'histoire en mêlant récit historique et analyse sociologique. Cette maison, issue d'une branche cadette des comtes de Porhoët, présente deux caractéristiques principales : une rapide ascension en Bretagne puis en France et une division en deux branches à partir du ^{xvii}^e siècle.

L'auteur adopte un plan chronologique qui suit les Rohan du ^{xiii}^e au ^{xxi}^e siècle en cinq parties et onze chapitres. La première débute avec Alain de Porhoët qui, vers 1120, prend le nom de vicomte de Rohan et fait de la ville éponyme une capitale et une forteresse. Grâce aux alliances nouées avec la famille royale, les Rohan détiennent, au milieu du ^{xv}^e siècle, 1/5^e de la Bretagne autour de Pontivy et Josselin devenue une place forte de premier plan. Jean II de Rohan, allié à la famille ducale, convoite le trône en intriguant entre le roi de France et le duc de Bretagne. Malgré ce « rêve inaccompli » (p. 77), les Rohan sont puissants, possèdent des charges prestigieuses, un patrimoine vaste et embelli grâce aux travaux menés entre 1490 et 1510 à Josselin.